



LES IDEES PEDAGOGIQUES

DE

GOETHE

T A B L E D E S M A T I E R E S

TABLES DES MATIERES

INTRODUCTION	5
CHAPITRE I Les Idées pédagogiques de Goethe et la critique allemande et française.....	28
CHAPITRE II La formation personnelle de Goethe...	51
CHAPITRE III Goethe et la pratique de la Pédagogie..	98
CHAPITRE IV Les Années d'Apprentissage de Wilhelm Meister	121
CHAPITRE V Les Années de Voyage de Wilhelm Meister..	163
CHAPITRE VI La Province Pédagogique	235
CHAPITRE VII L'Education des Filles	280
CHAPITRE VIII Le Climat pédagogique à la fin du XVIIIème et au début du XIXème siècle	312
CHAPITRE ix Goethe Pédagogue	358
CHAPITRE X .Originalité et Actualité des Idées pédagogiques de Goethe	440
CONCLUSION	498
BIBLIOGRAPHIE	506
INDEX des NOMS PROPRES	511
INDEX des MATIERES	516
TABLE des MATIERES	520

CHAPITRE III

GOETHE ET LA PRATIQUE DE LA PEDAGOGIE

GOETHE ET LA PRATIQUE DE LA PÉDAGOGIE

La plupart des pédagogues ont uni la théorie et la pratique et puisaient dans leurs expériences personnelles d'enseignants les théories qu'ils élaboraient. A la différence de Fénelon, de Diderot, de Rousseau, de Basedow, de Pestalozzi, de Fichte, Herder ou Richter, Goethe, lui, n'a jamais eu à exercer des fonctions enseignantes, il n'a jamais été précepteur, ni professeur. Il n'a pas connu l'action pédagogique directe, systématique. N'étant pas, par ses origines, dans la pénible situation de devoir gagner sa vie, à la différence de la plupart des étudiants, il n'a pas eu à consacrer quelques années au préceptorat d'enfants nobles ou de riche bourgeoisie. La manière dont il présente dans Poésie et Vérité les précepteurs, marchands de leçons particulières, trahit d'ailleurs un certain mépris pour les pauvres diables réduits à gagner leur vie en se faisant 'chahuter."

Si Goethe n'a pas enseigné comme professeur, s'il n'a pas été précepteur, il a par contre toute sa vie aimé instruire, et le besoin d'enseigner a été un des traits fondamentaux de son caractère. Il s'est toujours efforcé de transmettre sa pensée, ses conceptions à ceux qui l'entouraient afin d'agir sur leur évolution, de les former. Ses relations avec les hommes, comme le remarque Gundolf, sont dictées par le désir variable au gré des circonstances, d'enseigner, d'éclairer, d'éduquer. On peut affirmer qu'il était foncièrement éducateur, ce qui est plus qu'enseignant et par là il dépassait le besoin d'activité pédagogique assez étroite et brouillonne de son père, tout en ayant en partie hérité de cette tendance didactique. Dans Poésie et Vérité il écrit que la nature de son père était surtout didactique et que dans son éloignement des affaires, il aimait à transmettre à d'autres ce qu'il savait et ce qu'il pouvait (Mein Vater war überhaupt lehrhafter Natur und bei seiner Entfernung von Geschäften wollte er gern dasjenige,

was er wusste und vermochte, auf andere übertragen (P.V. 1; 1). Goethe lui aussi était "une nature foncièrement pédagogique et possédait les meilleures dispositions pour être éducateur" (In der Tat war Goethe eine durch und durch pädagogische Natur, er besass die besten Anlagen zum Erzieher". "Wie denkt Goethe über Erziehung" Wolff p. 2)

Goethe a-t-il un moment envisagé d'embrasser une profession enseignante ? Nous avons déjà dit qu'il avait quelque temps été tenté par la carrière universitaire, avant de partir à Leipzig. Il désirait devenir capable d'occuper une chaire d'université, ce qui lui semblait le sort le plus *enviable* du monde pour un jeune homme qui veut à la fois se cultiver lui-même et contribuer à la culture d'autrui (P. et V. II; 6).

Bien que le double souci d'apprendre et d'enseigner ait été conforme à sa nature profonde, il ne donna pas suite à ce projet, car il fut rapidement dégoûté de l'enseignement universitaire donné ex cathedra par des professeurs qui sauf certaines exceptions ne surent pas retenir son attention ou éveiller son intérêt pour les matières qu'ils enseignaient

Goethe aimait donc éduquer, mais possédait-il les qualités indispensables à un bon éducateur ?

Si le premier devoir du pédagogue est d'aimer les enfants, Goethe les a toujours aimés, et ceux-ci, à leur tour, l'aimaient car il savait les instruire en les amusant. "Son amour des enfants est caractéristique, les miens tiennent à lui avec passion, écrit Frédéric Brun en juillet 1795. Il connaissait l'art de jouer avec eux, de participer à leurs joies, à leurs peines, savait les défendre lorsqu'on venait inutilement troubler leur joie. A chaque naissance, dans la famille princière, chez ses amis, dans sa propre famille, Goethe écrivait une poésie.

Il aimait les comédies pour enfants, qu'il faisait jouer pour son propre plaisir. E von Matthison écrit en avril 1783 : "je fis la connaissance de Goethe personnellement un jour où son humanité se manifestait d'une manière pure et sainte : il donnait une fête enfantine

dans un jardin non loin de Weimar. Il s'agissait de découvrir des oeufs de Pâques : un homme qui prend plaisir à l'enfance et à la musique est un homme noble et Goethe écrivait le 22 septembre 1781 à Stern. "Le Christ a raison de nous donner les enfants pour modèle, ils peuvent nous apprendre la prière et la sainteté." (Christus hat recht, uns auf die Kinder zu weisen, von ihnen kann man beten lernen und selig werden.) Heussner dans son livre sur Goethe "Goethe Educateur" indique que Goethe à Darmstadt dans la famille Merck, à Weimar chez les Stein, et chez Herder se montra comme un "ami convaincu des enfants" (der ausgesprochene Kinderfreund). Langguth souligne ("Goethe et la pratique de la Pédagogie") que l'amour de Goethe pour les enfants est un des traits les plus marquants de son caractère (Die Liebe zu den Kindern est einer der ausgeprägten Züge in Goethes Wesen und Charakter p. 5)

D'où Goethe tenait-il cet amour des enfants?

Peut-être, comme le pense Langguth, de son sens inné de la famille. (Goethe hat von Natur einen ausgeprägten Familiensinn Seine Liebe zu den Kindern erwuchs auf diesem Boden p.13/14) C'est cet amour des enfants que nous retrouvons chez Werther: "j'eus soudain devant les yeux le plus charmant spectacle que j'aie vu de ma vie. Dans l'antichambre, six enfants, de onze à deux ans, s'agitaient autour d'une jeune fille bien faite... les petits, à quelque distance, me regardaient comme cela, de côté, : j'allai direc^tement au plus jeune, un enfant de la plus heureuse physionomie... je ne pus, malgré son petit nez morveux, me retenir de l'embrasser de bon coeur. (Lettre du 16 juin). Et Werther revient sur son penchant pour les enfants, "Oui, cher Wilhelm, rien sur terre n'est plus près de mon coeur que les enfants. Lorsque je regarde et que, dans un tel petit être, je vois les germes de toutes les vertus, de toutes les énergies dont l'usage leur sera, un jour, si nécessaire : quand j'aperçois, dans leur entêtement une future constance, et fermeté de caractère, dans leur espièglerie, la bonne humeur et la légèreté qui les feront glisser par dessus les dangers de ce monde, et tout cela, si pur, si intact ! - toujours, toujours je redis alors les paroles de notre maître à tous : "Si vous ne devenez comme

l'un de ces petits...Et bien, mon cher ami, eux qui sont nos égaux, eux que nous devrions considérer comme nos modèles nous les traitons en sujets (lettre du 29 Juin). Goethe aimait bavarder avec les enfants, jouer avec eux, leur donner des friandises. Dans Werther, il revient, à plusieurs reprises, sur les relations amicales et confiantes que le héros entretient avec les frères et sœurs de Charlotte. Il dessine leurs attitudes, leur donne du sucre en prenant son café, leur distribue des kreutzers, le dimanche, à l'heure de la prière, et c'est le saisissant tableau de Charlotte au milieu de "ses" enfants. C'est ainsi que Goethe, au retour d'un bal, avait lui-même vu Lotte chez elle, et l'émotion de Werther est rendue avec trop de sincérité pour qu'elle n'ait pas été ressentie effectivement par Goethe. La lettre du 15 août est une véritable page de pédagogie sur l'art de conter, art que Goethe possédait lui-même: "Je leur contai, ensuite leur histoire favorite, celle de la princesse servie par des mains enchantées. J'apprends beaucoup à cela et je suis étonné de l'impression que ces récits produisent sur les enfants. S'il m'arrive d'inventer un incident ou de l'oublier quand je répète le conte, ils s'écrient aussitôt: "c'était autrement la première fois", si bien que je m'exerce, maintenant, à leur réciter chaque histoire comme un chapelet, avec les mêmes inflexions de voix, les mêmes cadences et sans y rien changer".

Cet amour des enfants, des jeunes en général, posséda Goethe toute sa vie à recueillir des adolescents plus ou moins à la dérive. Il ramena chez lui, étant étudiant, un jeune harpiste et il reconnaît, dans Poésie et Vérité, les inconvénients de ce penchant: "En cette occasion, se manifesta encore une fois la singularité qui m'a beaucoup coûté durant toute ma vie et qui consiste à rassembler autour de moi de jeunes êtres, et à me les attacher si bien qu'à la fin je suis chargé de leur sort"

C'est ce qui arriva à Wilhelm, lorsqu'il devint le père adoptif de Mignon. Lors des premières années de son séjour à Weimar, Goethe a recueilli, chez lui, un jeune pâtre suisse, qui avait été adopté par reconnaissance par un ami de Goethe, disparu en Amérique. Goethe se fit nommer tuteur de cet enfant,

s'ingéniant pendant plusieurs années à éduquer une nature plutôt rebelle. Il le confiait à Mme de Stein pendant ses absences. Cet amour des enfants et des adolescents était intimement lié chez Goethe à une véritable passion pédagogique. Dans l'Evolution morale du jeune Goethe, Loiseau remarque : "Cet instinct pédagogique de son père, dont il voudrait faire croire qu'il eût tant à souffrir apparaît chez lui de très bonne heure. Il se montre naïf et pédantesque dans les lettres du jeune étudiant de Leipzig à sa soeur Cornélie, nous le retrouvons dans plus d'une des lettres voire même des billets d'amour du Ministre d'Etat à Mme de Stein et le Conseiller aurait pu signer la plupart des lettres que Goethe adresse à son fils August, étudiant à Heidelberg.

Ce besoin d'enseigner s'était manifesté très tôt. En effet, encore enfant, Goethe avait rédigé des "Cours d'histoire" pour son jeune frère Jacob, très tôt disparu. Plus tard, étudiant, il ne saura s'empêcher d'écrire en pédagogue à sa soeur, lui prodiguant des conseils pour diriger ses lectures, pour former son intelligence et sa volonté, et, à peine échappé à la discipline paternelle, il rêve d'en appliquer une semblable à sa soeur, l'accablant de directives assez pédantes, , pour former son intelligence et sa volonté. Sa lettre du 6 décembre 1765 à Cornélie est une "correction de devoir", il y reprend les termes employés par sa soeur dans une précédente lettre et lui conseille des tournures ou plus allemandes ou plus élégantes. De même dans la lettre du 23 décembre. Le 28 mai 1766, il lui conseille la lecture de Boileau (surtout le Lutrin) qui forme, pense-t-il, le goût. En octobre 1765, c'est Télémaque qui a ses faveurs.

Ce souci pédagogique se retrouve dans presque toutes les lettres de 1766 à 1767 (il disparaît après 1768). Heussner (Goethe als Erzieher p. 9) note : Cela paraît presque comique et Goethe a dû en rire lui-même plus tard, lorsque l'on voit la solennelle dignité avec laquelle ce frère, d'une seule année plus âgé, s'adresse à sa soeur et lui prêche comme une sagesse personnelle, l'après-midi, ce qu'il a entendu au cours de Gallert le matin même.

Ces tentatives pédagogiques n'allèrent pas plus loin, mais la préoccupation enseignante ne quitte jamais Goethe. On peut considérer qu'à l'égard du fils de Madame de Stein, Félix von Stein, Goethe agit en véritable précepteur, dans l'esprit de Rousseau. Certes, il ne dispensa pas à Fritz un enseignement scolaire, systématique, mais il assura son éducation par des conversations, par le commentaire des contacts avec la réalité. Fritz von Stein (1772-1844) vécut plus de deux années chez Goethe de 1783 à l'hiver de 1786. En 1809, Humboldt écrivait que le jeune homme portait encore, voire dans ses imperfections même, les traces de l'influence de Goethe. Fritz était-il réellement devenu, comme on l'a dit, un "modèle de réussite pédagogique" ein pädagogisches Kunstwerk"-Körner, 6/11/95 on ne peut l'affirmer, mais Eisele note que d'après la correspondance de Schiller et de Körner, Goethe avait voulu élever Fritz de manière purement objective, ou, comme le traduit Körner, de manière purement humaine. A l'âge de vingt cinq ans Fritz apparaissait sans aucune trace, certes, de génie, sans enthousiasme propre, mais pourvu d'une nature sans complexe, gaie et intelligente, sensible, avec une certaine chaleur à tout ce qui était bon, un être bienveillant. Goethe n'en demandera pas plus à son héros, Wilhelm Meister.

Les lettres de Goethe à Madame de Stein montrent l'intérêt constant, manifesté par Goethe à l'enfant dont il assurait l'éducation. Fritz est très heureux, dit-il et se développe visiblement; il cause à Goethe beaucoup de joie. Il est aimable et bon ("Fritz ist gar lieb und gut und macht mir grosse Freude"-lettre du 20 septembre 83) Goethe emmène Fritz au cours de ses voyages à Gotha, à Eisenach et il écrit à Madame de Stein que Fritz est joyeux, qu'il l'a envoyé seul en différents endroits, pour qu'il apprenne à se comporter, et que d'après ce qu'on lui a dit et ce qu'il a lui-même remarqué, il s'entend très bien aussi est il heureux de le ramener toujours meilleur (Fritz ist sehr munter, ich habe ihn an alle Orte allein hingeschickt

damit er sich betragen lerne und wie ich höre und mercke macht er es recht gut, es freut mich dir ihn immer besser wieder zu bringen. 5.6. 1784). Goethe l'initie aux sciences et le conduit dans son laboratoire où il lui expose les symboles chimiques.

Il faut toutefois noter que, dans ces lettres de Goethe à Mme de Stein, les allusions à Fritz, si elles sont assez fréquentes, demeurent toujours brèves. (quelques lignes au maximum). Nous ne trouvons nulle part une étude véritable de la psychologie de Fritz. *Jamais* Goethe n'expose ses idées sur la pédagogie à employer pour éduquer son élève. Il ne propose à la mère de l'enfant aucun plan d'étude. Il s'agit beaucoup plus de remarques banales que de réflexions sérieuses sur son rôle d'éducateur. Si Goethe a pris son rôle de précepteur aussi *sérieusement* que le voulait Rousseau, il n'en a pas laissé de traces écrites. Quant au disciple lui-même, il a été conscient des talents pédagogiques déployés à son égard et n'a cessé de manifester à Goethe une profonde reconnaissance : Fritz écrit à ce sujet : je tenais de tout mon cœur à ma mère mais presque plus encore à Goethe qui venait presque chaque jour chez mes parents et me traitait avec amour, sérieux et avec plaisanterie, selon la nécessité, si bien que je considérais son attitude envers les enfants comme un modèle du genre... j'avais près de 9 ans lorsque Goethe me prit chez lui dans sa maison, et ce fut la période que je pus considérer comme la plus heureuse de ma vie. Ce bonheur n'a duré que deux ans jusqu'à ce que Goethe partît en voyage à Carlsbad pour gagner, de là, l'Italie. Je restai encore, car on escomptait toujours son retour, presque une demie année chez lui.

au jeune Fritz

L'intérêt pédagogique porté par Goethe/survécut à son amour pour Mme de Stein et Goethe continua à s'occuper de la carrière de Fritz après que celui-ci fut devenu un homme (lettre de Goethe à Fritz du 16-2-1778).

Si Goethe est parvenu à faire d'un enfant qui lui était malgré tout étranger un modèle de réussite *éducative* (ein pädagogisches Musterwerk) on pouvait attendre un résultat semblable lorsqu'il s'est occupé de l'éducation de son propre

fils August (1789-1830). Malheureusement il n'en fut rien.

Fritz von Stein n'était pas un génie, il semble avoir été doué d'une intelligence moyenne et fit une carrière normale, conforme à son rang. Auguste, par contre, écrasé sans doute par le complexe de "fils de génie" n'a guère donné de satisfaction à son père. Goethe pourtant ne manqua pas de s'intéresser aux progrès de son enfant, comme ses lettres en font foi. Il se réjouit de sa naissance. Dans une lettre à Herder du 12-3-1790, il signale qu'il joint un message à son fils. On peut se demander pourquoi car August n'avait alors que 4 mois ! Mais Goethe regrette de n'avoir pu le prendre avec lui. Il déclare s'ennuyer (Lettre à Herder ^{du 3-4-90} du petit être dans ses langes (das Kleine Geschöpf in den Windeln). De Breslau, le 11-9-1790, Goethe se déclare heureux : sa femme lui est fidèle, son enfant vit, le poêle chauffe bien" que pourrait-il espérer de plus (..mein Mädchen treu ist, mein Kind lebt, mein grosser Ofen gut heizt, so habe ich vorest nichts weiter zu wünschen"). Dans ses lettres à Christiane (9 août 1772 et 12 août 1772) il lui recommande d'embrasser le petit (Küsse den Kleinen). mais ne pose aucune question à son sujet. Une simple allusion à son fils dans sa lettre du 1-2-93 à Jacobi (mon garçon est gai et grandit (mein Knabe ist munter und wächst"). De son fils âgé alors de 4 ans, Goethe écrit le 7 juillet 1793 du camp près de Marienborn "Mon garçon est un être heureux, je souhaite qu'il puisse voir, de ses beaux yeux, beaucoup de belles et bonnes choses dans le monde. (Mein Knabe ist ein glückliches Wesen, ich wünsche dass er mit seinen schönen Augen viel schönes und gutes in der Welt sehen möge). L'enfant se développe normalement et le 28-6-1794 Goethe le déclare "froh und klar".

Lorsque l'enfant atteint l'âge de 6 ans, Goethe croit le temps venu de mettre en pratique les préceptes de Rousseau. Il s'efforce de faire voir à son fils le plus de choses possible. Il écrit à Christiane le 29-8-1795 : "je garde le petit avec moi, il est aussi gentil que je puisse le souhaiter. Il a déjà vu beaucoup de choses : la mine, la fabrique de porcelaines, la verrerie, le tour, où sont fabriquées les billes de marbre pour les jeux d'enfants,

il a partout acquis quelque chose et parle fort bien de tout cela?

En agissant ainsi, Goethe ne s'inspirait pas seulement de Rousseau mais mettait également en pratique les idées exposées par Basedow dans son *Methodenbuch* de 1770.

La formation d'Auguste est confiée à un jeune précepteur nommé Eisert sous la surveillance d'un professeur du nom de Kästerns. (Lettre de Mme de Stein du 28-3-1797). Goethe conserve les lettres que lui adresse son fils pendant son voyage en Suisse et note les progrès en écriture d'Auguste qui a alors près de 8 ans. Il demande à Christiane Vulpius de dire à Auguste que son père s'intéresse à son travail et garde ses lettres (Lettre du 9-8-97). Huit jours plus tard, Goethe dans une lettre à Christiane également (15-8-97) regrette de n'être pas assez fortuné pour amener avec lui dans son voyage sa femme et son fils. A sa lettre du 24-8-97 à Christiane, il joint une lettre personnelle à Auguste; s'inquiète de sa santé, l'enfant ayant été malade (Lettre du 12-9-97). Il conseille de consulter un médecin, Auguste ayant des maux de tête (lettre à Christiane du 27 nov. 98). Toutefois, si Goethe fait souvent mention de son fils c'est toujours brièvement, la plupart du temps, il se contente de demander à Christiane de l'embrasser pour lui. Il faut attendre la lettre du 17-9-99 à Karl von Knebel, pour que Goethe parle enfin de l'éducation de son fils (âgé de 10 ans alors) et précise sa doctrine à cet égard : "Mon fils Auguste grandit et fait preuve de beaucoup de talent dans certains domaines : l'écriture, les langues, pour tout ce qui est observation, il a également une excellente mémoire. Mon unique souci est de ne cultiver que ce qui est réellement en lui et de lui faire apprendre à fond tout ce qu'il apprend. Notre système habituel d'éducation pousse sans nécessité les enfants dans tant de directions qu'il est responsable de toutes les mauvaises orientations que nous remarquons chez les adultes.

Le programme d'étude témoigne déjà des deux soucis pédagogiques de Goethe : respecter la nature en ne faisant apprendre que ce qui est conforme au talent propre de l'élève lui enseigner à fond ce qu'il doit connaître, ne pas se borner à quelques aperçus superficiels. Goethe développera dans le

Wilhelm Meister ces deux points de vue fondamentaux.

Goethe décide enfin de ne plus se séparer de son fils et de l'emmener avec lui dans ses voyages. Les lettres des années suivantes qui auraient dû être riches d'observations sur le développement de l'enfant et ses projets sont à nouveau assez banales. Nous apprenons (26-6-1801 à Ch. Vulpius) qu'August, qui est près de son père est heureux. Il dort longtemps, se promène, boit de l'eau, mange des cerises et des fraises, se baigne. Aucune allusion à ses études, bien qu'il ait atteint 12 ans, l'âge auquel un enfant de notre époque a terminé le cycle primaire et aborde l'enseignement secondaire. Une allusion à la formation religieuse d'August dans la lettre du 26-4-1802 à Herder : Tu as l'amabilité, noble et vieil ami, d'introduire mon fils dans la société chrétienne, d'une manière plus libérale que la tradition le prescrit. Je t'en remercie de tout coeur et je me réjouis que dans tes mains il franchisse ce pas toujours redouté des enfants, d'une manière conforme à sa formation actuelle : (Cit.) Le 25 janvier 1804 Goethe mentionne la présence d'un précepteur nouveau auprès de son fils, Riemer (1774-1845) qui sera jusqu'en 1802 précepteur d'August pour devenir ensuite Professeur au Lycée de Weimar puis bibliothécaire.

Après une visite d'August à la mère de Goethe, celui-ci écrit à Elisabeth Goethe le 6 mai 1805. "le premier essai d'August de jeter un regard sur le monde a si bien réussi que je suis plein d'espoir pour son avenir. Son enfance a été heureuse et je souhaite qu'il conserve sa sérénité et sa joie dans un âge plus sérieux. En mars 1806, Goethe ^{veut} envoyer son fils à Berlin et le recommande à son ami Zelter, lui demandant de chercher une chambre pour Auguste qui séjournera de 15 jours à 3 semaines à Berlin. Goethe présente son fils comme un garçon solide et résolu (ein gesetzter und gefaster Knabe). Le voyage n'aura pas lieu.

Lorsque Auguste a 18 ans, il réclame un sabre et des pistolets à son père ^{qui} alors à Karlsbad ne parvient pas à trouver le modèle de sabre que désire son fils (Lettre du 1-7-1807). L'année d'après, Goethe, qui ne s'est pas réellement préoccupé de donner à son fils une solide formation, continue

à se faire des illusions sur l'avenir de son enfant : je me réjouis à la pensée que l'entrée d'Auguste dans le monde s'est si heureusement si favorablement déroulée qu'on doit réellement espérer, que cela continuera de même" (Mich freut an August zu denken sein erster Eintritt in die Welt ist so glücklich und so günstig, dass man wohl hoffen kann, es werde so auch vorwärts gehen" à Christiane 26-4-1808). Il est difficile d'être plus naïf et de se contenter d'aussi peu. Malgré tout Auguste commencera ses études universitaires à Heidelberg, et les débuts semblent encourageants. Goethe écrit à Bettina Brentano le 22 juin 1808 que tout va bien, il n'ajoute pourtant aucun détail sur la vie d'Auguste étudiant (Meinem August geht es bis jetzt in Heidelberg ganz wohl). Auguste même semble-t-il une vie assez retirée mais Goethe écrit à Christiane (2-7-1808) on ne saurait l'en blâmer (Er macht seine Sachen ganz artig und selbst dass er nicht viel unter Leute mag, in einem kleinen Zirkel lebt, kann man nicht tadeln). Il adresse à son fils une longue lettre mais il y parle avant tout de lui-même, se bornant, dans les deux premiers paragraphes à conseiller à son fils de visiter la région d'Heidelberg, "région particulièrement riche en curiosités naturelles et artistiques" (die an Natur und Kunstmerkwürdigkeiten reicht ist. Lettre du 17-8-1808). Qu'Auguste observe la population des différentes provinces, l'aspect, les coutumes de ces peuples pour élargir son expérience. Une seule phrase est consacrée aux études universitaires, Goethe, qui dans ce domaine peut difficilement se citer en exemple, lui demande ce qu'il envisage de faire au prochain semestre. Un an plus tard (le 10-7-1809) il renouvelle à son fils qui se propose de faire un voyage sur le Rhin, ses conseils d'observation minutieuse des populations. Qu'il prenne des notes, rédige un journal de voyage car de telles notes sont pour nous et les autres riches d'enseignement, et d'une inestimable valeur lorsqu'on revient plus tard sur les lieux (Dergleichen Aufsätze sind für uns und andre sehr belehrend, und in der Folge, wenn wir wieder an solchen Ort kommen, unschätzbar.) Mettant à profit les conseils paternels, le jeune Auguste excursionne, il va même jusqu'à rentrer à pied de Heidelberg à Weimar, ce que son père approuve. (Das ist denn für diese Jugend ganz artig. Lettre du 26-9-1809). Goethe s'interroge sur les avantages et les inconvé-

nients pour un fils de ne pas embrasser la carrière du père : cela pose certes un problème, mais cela a du bon, car si d'un côté il semble y avoir séparation, il y a d'autre part une réunion car finalement tout ce qui est intelligent et raisonnable se réjoïnt. (wenn einerseitz eine Trennung zu entstehen scheint, so entsteht von der anderr eine Vereinigung, weil denn doch zuletzt alles Vernünfftige und Verständige zusammentreffen muss. an Voigt le 26-9-1909).

Suivant la coutume propre aux étudiants allemands de fréquenter successivement plusieurs Universités, et comme l'avait fait son père, Auguste, après Heidelberg, va étudier à Iéna. Son père se déclare peu satisfait de ce séjour et envisage de l'abréger pour envoyer Auguste à Göttingen, (Lettre à Christiane du 30 mars 1810) sans donner exactement les raisons de son mécontentement, il se borne à déclarer "es kommt schon etwas Kummeltürkisches in ihn. Mais le 8-10-1810 dans une longue lettre au duc Charles Auguste, il explique les difficultés rencontrées par son fils à Iéna. Goethe sollicite pour lui un poste de "Kammerassessor " et rédige pour cela sommairement le curriculum studiorum d'Auguste depuis son enfance; Il a acquis de nombreuses connaissances, il a étudié un an et demi le droit (Jurisprudenz) à Heidelberg, puis un an à Iéna se spécialisant dans les questions économiques et de chancellerie (Cameral und ökonomische Wissenschaften). Si Goethe ne laisse pas son fils terminer ses études et suivre une carrière normale pour s'initier aux affaires, c'est que Auguste est à Iéna dans une situation pénible (eine peinliche Lage) Alors qu'à Heidelberg il avait adhéré aux organisations d'étudiants, à Iéna, il demeure replié sur lui-même, isolé, suspect à ces associations et attaqué par elles, il serait même en danger ? (in Jena enthält er sich, rücksichtlich auf seine Verhältnisse, von allem und steht dadurch freilich ganz isoliert und muss gegen alle Parteien face machen, welches denn, so Klug er sich auch benimmt, ein unbequemer und gefährlicher Stand bleibt). On ne peut qu'être attendri en entendant Goethe énumérer un peu naïvement les qualités de son fils : c'est une nature pratique, qui voit la vie avec plus de pénétration et se montre plus habile qu'on ne l'est normalement à son âge (Er ist eigentlich praktischer Natur auch über seine Jahre im Leben einsichtig und gewendt.) Il sait conduire

l'affaire qu'on lui confie avec calme et sûreté (weiss, wie ich schon in häuslichen Dingen sehe, ein ihm aufgetragenes Geschäft mit Ruhe und Sicherheit durchzuführen). Puis Goethe en courtisan flatteur assure que Auguste éprouve ~~un~~ sentiment inné de fidélité à l'égard du duc (eine treue angeborne Anhänglichkeit an Euer Durchlaucht höchste Person). Il semble que cette démarche paternelle soit restée sans suite.

Il n'est plus fait mention d'Auguste dans la correspondance de Goethe jusqu'à une lettre du 15 juillet 1813 où Goethe donne à Christiane des conseils pour la convalescence de son fils qui vient d'être malade. Quelques lignes seulement qui reflètent assez peu il faut l'avouer, une inquiétude paternelle normale, mais rien de plus. (Ich habe diese Tage viel an ihn gedacht und ihn zu mir gewünscht).

Nous apprenons par une lettre de Goethe au Duc Charles August que le jeune Goethe s'est porté volontaire pour la guerre de l'Indépendance considérant que c'était son devoir et une obligation d'honneur (der Pflicht und Ehre es gemäss gehalten hätte sich gleichfalls zu melden). Goethe sollicite du duc qu'Auguste soit autorisé à reprendre une carrière normale à Weimar, où il pouvait également aider son père (30-12-1813). Il ne semble pas que Goethe ait fait grand cas des exigences du patriotisme. Quelques jours plus tard (le 14-1-1814) Goethe donne à son fils quelques conseils de "franchise diplomatique" : Qu'il observe bien quels buts poursuivent les hommes, et comment, pour y parvenir, ils dissimulent leurs projets. (Wo die Menschen hinaus wollen und zweitens wie sie sich deshalb maskieren!) Ne nous montrons pas trop heureux pour éviter la jalousie des autres (Zeige dich nicht allzu behäglich, damit sie dir dein Glück nicht übel nehmen).

Puis Auguste se marie et devient père. Goethe ne fait que d'assez brèves allusions à ses petits enfants. En juillet 1802 de Marienborn, il écrit à plusieurs reprises à Auguste, l'entretient de ses conceptions neptunistes. En 1830, Auguste se rend par la Suisse en Italie. Il tient un journal de route, conformément aux conseils paternels (lettre du

25-6-1830) lui demandant d'observer minutieusement tout autour de lui. Conformément aux théories de Rousseau, Goethe centre son éducation autour de l'observation personnelle (eigene Anschauung). Après un voyage circulaire à travers l'Italie, Auguste revient à Rome pour y mourir brusquement de la variole le 27 octobre 1830. Dans aucune des lettres de Goethe à son fils il n'était fait mention de l'état physique et moral d'Auguste avant son départ, à peine allusion, après sa mort, dans la lettre à Kestner du 27-12-1830) où Goethe écrit : "Mon fils voyageait pour recouvrer la santé, ses premières lettres d'Italie apportaient pleine consolation et joie" (Mein Sohn reiste um zu genesen, seine ersten Briefe von jenseits waren höchst tröstlich und erfreulich). Rien n'indique les gros soucis qu'Auguste avait causés à son père, le "ratage" de son éducation.

Si les lettres de Goethe à son fils sont relativement assez nombreuses, fort peu d'entre elles, nous venons de le voir, ne traitent de son éducation, ne contiennent des conseils pédagogiques, pas même à l'époque où Auguste fréquentait l'Université. Etrangement, le comportement pédagogique de Goethe à l'égard de son fils est différent de son attitude envers le fils de Mme de Stein. On ne peut cependant rendre Goethe responsable de l'échec de son fils. Platon avait déjà noté cette inquiétante discontinuité dans l'hérédité des qualités : "Comment se fait-il donc que les pères qui sont gens de valeur aient maintes fois des fils qui se révèlent de pauvres sires ? (Protagoras). Certes Goethe a attentivement suivi les progrès d'Auguste enfant : Dans les Conversations et Témoignages, Frédérique Brun déclare le 12 juillet 1795 : Goethe a éduqué un jeune homme de 5 à 20 ans, maintenant c'est son fils âgé de 6 ans qu'il forme selon les mêmes principes. Qu'on laisse l'enfant se tenir sur ses jambes, regarder de ses propres yeux, voilà pour lui l'essentiel.

. Plus tard, il discute avec Voss de l'enseignement à donner à son fils alors âgé de 13 ans, enseignement qui paraîtrait bien sommaire de nos jours puisqu'il ne prévoit qu'une heure de cours par jour. Auguste d'ailleurs s'endort parfois pendant cette leçon (Gesp. u. Zeug- Ernestine Voss 1802-3). De toutes façons Auguste n'était pas doué pour devenir poète. "Mon fils, reconnaît Goethe, a l'avantage de

n'avoir aucune disposition pour la poésie" (Mein Sohn hat das gute, auch nicht die geringste Aulage zur Poésie zu haben (Gesp. u. Zug. Reinhard. 30-5-1807)). On peut se demander s'il était réellement doué pour quelque chose.

En dehors de ces deux essais de pédagogie pratique portant l'un sur Fritz, avec succès, l'autre sur August, son fils (mais peut-on réellement parler d'une vraie entreprise pédagogique dans ce dernier cas ?) Goethe n'a pas manqué de porter un vif intérêt à l'enseignement supérieur, dans l'Etat de Saxe Weimar, remplissant à l'Université d'Iéna des fonctions certes plus administratives que pédagogiques mais dans un but d'éducation certain, ^{concernant} la formation de la jeunesse étudiante de l'époque. A partir de 1809, en effet, Goethe fut chargé de superviser l'Université d'Iéna. Il avait en particulier l'administration des collections d'arts, des collections de sciences naturelles, de la bibliothèque, de l'observatoire et du jardin botanique. En un mot le domaine artistique et scientifique. Depuis 1803, il contrôlait déjà l'Institut de Sciences Naturelles. En 1817, il devenait responsable de toutes les bibliothèques de la ville. Nous savons par sa correspondance et par divers témoignages que Goethe ne prenait pas ses fonctions à la légère. Il apportait un soin particulier au choix des nouveaux professeurs, s'intéressant à leurs travaux, en particulier aux recherches du Professeur Döbereiner (1780-1849) qui enseignait la chimie à Iéna depuis 1816. (V. lettre de Goethe à Riemer du 25-5-1816). Il hésite, après mûres réflexions à recommander la candidature de Schelling à une chaire à Iéna, fait part de ses scrupules à Von Voigt (lettre du 27-2-1816). Il appuie par contre chaudement la demande de Schiller qui, pense-t-il, sera particulièrement avantageuse pour l'Académie (um durch ihn, der Akademie neue Vorteile zu verschaffen. Lettre in das geheime Consilium). Rappelons que c'est lors d'une cérémonie organisée par le Directeur de l'Institut de Botanique à Iéna, à l'occasion du premier anniversaire de cet Institut en 1794 que Goethe rencontra Schiller et s'entretint avec lui. C'est également sous la recommandation de Goethe que Fichte vint enseigner à Iéna.

Goethe portait un intérêt tout particulier aux bibliothèques dont il avait la charge. Il expliquait lui-même avec humour comment il avait dû être amené à s'introduire par effraction (en faisant percer un mur) dans la bibliothèque de l'Université pour procéder, contre le corps professoral, à sa remise en ordre. Soutenu par le Directeur, Goethe s'occupe de tout, réforme tout : Soret dans ses entretiens avec Goethe (*Gespräch* 10-5-1884) écrit : ...

"Goethe m'a raconté ce soir tout ce qu'il a fait à Iéna en faveur des établissements succursaux de l'Université, en particulier le Musée d'Histoire Naturelle et la bibliothèque. Intérêt durable de Goethe pour cette Université puisque le même Soret rapporte le 15-3-1830 : "Ensuite nous avons parlé de la bibliothèque d'Iéna qui est sous sa direction... Il m'a raconté de nouveau avec de grands détails comme quoi il est parvenu à mettre de l'ordre dans la bibliothèque de l'Université.

Cela nous a conduit à parler des attributions de Goethe comme chef de différentes institutions relatives à l'instruction publique. Il dirige de nombreux établissements dont la plupart sont de sa création. Il s'en occupe avec suite et ^{en}détail, il y consacre beaucoup de temps . Goethe travailla avec Renner (1779-1850) à la création d'un institut vétérinaire, fait établir un catalogue de plantes rares du jardin botanique (lettre à Schlosser du 30-8-1799). Toutefois, il semble que Goethe, par suite de ses préoccupations personnelles à l'époque ait surtout oeuvré en vue du développement des études scientifiques, tout particulièrement des sciences naturelles. Le 18-4-1792, il écrivait à Karl August, se félicitant de l'intention du duc de financer le développement de l'Institut botanique, conformément aux vœux presque unanimes des Universitaires. Il se penche sur des détails d'administration, donne son avis sur l'achat d'un appareil d'optique (*chromatischer Apparat* Lettre à Zelter du 14-4-1816). Mais Goethe ne négligeait pas, cependant, les beaux arts : il crée une école de chant, rattachée au théâtre, école qui se développa heureusement et dont Goethe se déclare satisfait dans une lettre du 11-1-1811 à Bettina Brentano (*überhaupt, geht unsere kleine*

musikalische Anstalt diesen Winter recht ruhig und ordentlich fort). Il manifestait le même intérêt pour le dessin. Il avait trouvé à Weimar une école de dessin (Zeichnen schule), à partir de 1807, il s'occupa de son développement avec Heinrich Meyer son directeur. Il est particulièrement intéressant de noter que Goethe voyait dans cet établissement un moyen de servir l'art, sans doute mais également l'industrie, et il en tenait compte dans sa rédaction des programmes créant ainsi indirectement un établissement d'enseignement technique "Nach dem von Goethe aufgestellten Programm sollte sie (die Zeichenschule) nicht nur der allgemeinen Geschmacksbildung dienen sondern auch der Forderung der Industrie. Damit wurde in Weimar der Anfang der gewerblichen Bildung gemacht"). L'enseignement s'adressait avant tout aux artisans du bâtiment. Mais il s'étendit rapidement à de nombreux corps de métiers (fabricants d'orgues, d'horloges, tourneurs, voire jardiniers). En octobre 1829, cet établissement, à l'origine l'école de dessin devenait une véritable Ecole Technique (grossherzogliche freie (Gewerksschule) Car Goethe portait à l'enseignement professionnel un intérêt égal à celui qu'il portait à l'Enseignement Supérieur. Il oeuvra pour la création d'écoles du dimanche que nous rattacherions aujourd'hui à la promotion sociale "Sonntage = Nachhelfs = Vorbereitungsschule für Handwerkslehrlinge" Etablissement en étroite liaison avec le marché du travail (Muthesius op. Cit. p. 157 à 162). Conformément à l'idéal grec d'un esprit sain dans un corps sain, Goethe est partisan de l'éducation physique, du sport pour les étudiants. Aussi proteste-t-il lorsque pour des raisons politiques, certains gymnases sont fermés. Lorsque des "Tyrans" trop inquiets décidèrent la fermeture des gymnases, Goethe intervint avec vigueur en faveur de leur réouverture pour assurer à la jeunesse étudiante un équilibre entre les exigences corporelles et le poids écrasant accordé aux activités (Cit.) Mais cette protestation était causée uniquement par un souci d'éducation complète et non par une sympathie quelconque à l'égard des aspirations politiques de la jeunesse étudiante. Au contraire, dans ce domaine, Goethe est nettement réactionnaire. S'il a manifesté au début une certaine indulgence, voire un réel intérêt pour les associations d'étudiants et

la Burschenschaft, les excès de celle-ci le rejettent rapidement du côté des représentants de l'ordre. Dès 1792, il réclamait déjà enquête et sanctions contre un petit "chahut" pourtant assez classique. Il qualifiait de "nids de rustres" (Brutnester der Rohheit) les associations d'étudiants et prônait l'anéantissement de ces sociétés plus ou moins secrètes. Certes, l'Université à Iéna était importante et le nombre des étudiants (916 en 1792) élevé pour l'époque. En 92, Goethe va observer une "marche" des étudiants et fait un rapport sur ceux-ci que la population soutient. Ce qui mécontente Charles Auguste qui craint que les étudiants n'aillent à Erfurt. En 1797, à la suite d'une manifestation d'étudiants au théâtre, Goethe écrit au Hofmarschallamt (le 9-6-1797) exigeant des mesures de police (deux hussards, suppression de la première rangée de sièges pour faciliter l'accès des forces de l'ordre en cas d'évacuation forcée du public !). Cette attitude de base est renforcée par les troubles causés par la Burschenschaft. C'est à Iéna en effet que cette association d'étudiants avait été fondée en 1815. Elle s'était particulièrement illustrée lors de la Fête de la Wartbourg en 1817, et fut interdite en 1819 à la suite du meurtre de Rotzebuc. Parlant de la manifestation antimilitariste de la Wartbourg Goethe la qualifie der "garstiger Wartburger Feuerstank"). Goethe ne semble pas avoir essayé de comprendre les problèmes propres aux étudiants. En 1795 il conseillait de donner au Commandant de la Place le soin d'assurer l'ordre et la sécurité. Goethe a même la naïveté de croire que l'ordre qu'il a maintenu lui survivra (lettre à Fr. Müller 20-9-1823)

Malheureusement, constate Goethe, ce ne sont pas les étudiants seuls qui sont à surveiller, le corps professoral ne vaut pas mieux, sa pédagogie et son état d'esprit laissant à désirer. Si Goethe admet que la fréquentation du monde de l'Université l'a maintenu alerte et en progrès (Gräfin von Egloffstein 6-3-1818 : das ihn ewig frisch und in steter Fortbildung erhalte), il lui reproche son esprit de caste (der Kastengeist der Akademiker Fr. Miller 13-10-1817), son émiettement en sectes rivales "j'ignore si vous connaissez le milieu universitaire allemand. Il n'est pas des plus agréables et à Heidelberg en

particulier il semble régner une rage entre différents partisans et la science sépare au lieu d'unifier (ich weiss nicht, ob sie mit dem deutschen Universitätswesen bekannt sind ? Es ist nicht eben das angenehmst und in Heidelberg besonders scheint viel Parteiwurt zu herrschen und die Wissenschaft trennen Statt zu vereinigen G von Reinbeck 9-5-1807).

Mais c'est avant tout à la pédagogie de l'Enseignement Supérieur que Goethe s'en prend. Il la trouve inadaptée au monde actuel, incapable de donner un enseignement réellement utile. "On peut à peine parler d'un savoir autonome. On rassemble les jeunes gens, tel un troupeau dans des salles de classe et des amphithéâtres et on les nourrit, en l'absence de toute nourriture réelle, avec des citations et des mots. Il n'est pas difficile de comprendre que c'est là une erreur de chemin". Il arrive que le professeur possède bien sa spécialité, mais ce n'est alors pas mieux car il devient suffisant et plein de morgue (Des Dunkels ist nun gar kein Ende). Goethe est particulièrement dur pour la science enseignée officiellement qui est soit une philosophie populaire sans saveur (eine seichte Popularphilosophie) ou un incompréhensible gallimatias transzendentaler Redensarten). Les cours magistraux ne sont que sottise (Blödsichtigkeit). En effet, les différentes disciplines sont bon gré, mal gré, découpées en cours semestriels. Le nombre des véritables découvertes est restreint, surtout si on embrasse du regard les derniers siècles écoulés. La plupart des choses enseignées ne sont que répétition de ce que tel ou tel illustre prédécesseur a dit. Goethe réclame un enseignement moderne, qui tienne compte des dernières inventions, qui soit lié au milieu, qui s'exprime dans des publications savantes. Un professeur valable doit enseigner ce qui s'impose dans le jour, dans l'heure même..., et ne pas se borner à transmettre les connaissances qu'il a lui-même reçues. Il doit rendre compte des nouveautés, des toutes dernières nouveautés, produire un travail académique, se montrer adroit et actif dans de nombreuses publications.

Critique donc de la pédagogie mais aussi de la mentalité car malheureusement l'état d'esprit du corps professoral évolue mal et Goethe se plaint de son esprit démagogique. Autrefois, les professeurs étaient âgés, respectés, imposaient une discipline à la fois paternelle et ferme ("tyranmisch - väterlich") et dans les universités qu'elles soient catholiques ou protestantes, cette organisation paternelle reposait sur le respect (das väterliche Regiment war auf Ehrfurcht gegründet) Goethe prétend qu'il en était encore ainsi au temps de sa jeunesse "mais depuis 50 ans je vois arriver de jeunes professeurs qui s'instruisent en enseignant (die lehrend lernen) et qui, ces derniers temps se mettent sur le même plan que leurs étudiants (sich gar der Jugend gleichstellen). Ils nivellent tout dans un esprit révolutionnaire (mit revolutionärem Geist alles nivellieren). Goethe se demande où va aller la discipline. La situation s'aggrave par suite de l'action des mouvements d'étudiants et les états se doivent d'intervenir (Lettre de Juillet 1819 à Welden).

Mais la discipline n'est pas seule menacée. C'est la notion même de culture qui est ébranlée. Une civilisation nouvelle est en train de naître. "La jeunesse est entraînée beaucoup trop tôt et jetée dans le tourbillon de l'époque ; richesse et vitesse voilà ce qu'admire le monde, voilà le but poursuivi par chacun ; les chemins de fer, les postes rapides, les bateaux à vapeur et toutes les facilités imaginables de communication, voilà sur quoi débouche le monde cultivé, pour se dépasser, se "surciviliser", et par là se fixer dans la médiocrité, car c'est le résultat de cette universalité, de généraliser une culture médiocre.

Ce n'est plus une époque où dominant des génies, c'est le temps des médiocres plus "débrouillards" : c'est le siècle des Têtes capables, des hommes pratiques, qui saisissent rapidement les problèmes, et qui, pourvus d'une certaine habileté, sentent leur supériorité sur la foule, même si personnellement ils ne sont pas extrêmement doués. (Eigentlich ist es das Jahrhundert für die fähigen Köpfe, für leichtfassende praktisch Menschen, die, mit einer

gewissen Gewandheit ausgestattet ihre Superiorität über die Menge fühlen, wenn sie gleich selbst nicht zum Höchsten begabt sind". An K. F. Zelten 6-6-1825). Il semble que la position de Goethe soit claire à l'égard de l'Université. ^{mên} Les reproches qu'il formule sont parfois contradictoires. Il n'accepte pas le cours magistral, coupé de la vie, mais reproche aux jeunes professeurs d'être trop intéressés par l'utile, le pratique. Au fond Goethe sent la nécessité d'un changement mais craint le désordre et tout compte fait adopte une attitude de réactionnaire mécontent de l'être.

x

x x

A la fin de ce chapitre, nous est-il permis de conclure en affirmant que Goethe a réellement pratiqué la pédagogie. Certes, il n'a cessé de s'intéresser aux problèmes de l'éducation, il aimait les enfants, les observait avec soin, notait leurs réactions, savait les intéresser et se faire aimer d'eux. Il s'est comporté, dans une certaine mesure comme un précepteur vis à vis de Fritz von Stein, mais n'a pas directement entrepris l'éducation de son fils Auguste. Il est donc difficile de parler d'une importante activité éducative directe.

Cependant, Goethe s'est vivement intéressé aux problèmes de la formation de la jeunesse, faisant preuve d'un sens aigü de la nécessité de l'évolution des systèmes scolaires alors en application. Il a pris conscience des problèmes posés par l'enseignement supérieur sans les dominer. Il fut un administrateur actif des établissements d'enseignement. Nous avons vu qu'il n'hésitait pas à sacrifier beaucoup de son temps au développement de la Faculté d'Iéna - se penchant sur les questions de recrutement du corps professoral, de discipline des étudiants, d'équipement des laboratoires. Il a demandé qu'on tienne compte dans l'enseignement des progrès de la science, qu'on ne se borne pas à rappeler les théories des anciens maîtres, que l'on cesse d'être inactuel et inutilisable. Mais il n'a pas réellement élaboré de projets de réforme se limitant à donner quelques

avis isolés. On sait que Goethe n'était pas l'homme d'un système, qu'il fût philosophique ou pédagogique. Ses lettres et ses conversations ne contiennent aucune vue détaillée sur une réforme de l'éducation.

Mais Goethe n'est cependant pas resté totalement étranger aux réformes et aux innovations qui transformaient l'enseignement à son époque. Bien que non théoricien, il a élaboré une "utopie pédagogique, sous le nom de Province pédagogique, dans les Années de Voyage de Wilhelm Meister.

Il nous appartient maintenant d'étudier les œuvres de Goethe qui peuvent être qualifiées de pédagogiques ou d'éducation. Trois de celles-ci sont particulièrement fondamentales pour l'étude de ses idées pédagogiques : Les Années d'Apprentissage de Wilhelm Meister, ses Années de Voyage et les Affinités Electives.
